

FRÉGAULT, Guy, *Le XVIII^e siècle canadien. Études*. Les éditions HMH. Collection Constantes, vol. 16. Montréal, 1968. 387 p. \$5.00.

Jean Blain

Volume 23, Number 1, juin 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302857ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302857ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Blain, J. (1969). Review of [FRÉGAULT, Guy, *Le XVIII^e siècle canadien. Études*. Les éditions HMH. Collection Constantes, vol. 16. Montréal, 1968. 387 p. \$5.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 23(1), 122–126.
<https://doi.org/10.7202/302857ar>

LIVRES ET REVUES

FRÉGAULT, Guy, *Le XVIII^e siècle canadien. Etudes*. Les éditions HMH. Collection Constantes, vol. 16. Montréal, 1968. 387 p. \$5.00.

Je succombe volontiers à la tentation de m'attarder, plus qu'il n'apparaît utile à première vue, aux trois pages d'avant-propos qui introduisent un certain nombre d'études que Guy Frégault a publiées entre 1956 et 1961 et qu'on redonne au lecteur groupées sous le titre *Le XVIII^e siècle canadien*.

C'est que Frégault n'a jamais eu la réputation de tenir des propos insipides, même dans le cadre convenu d'un liminaire qui, comme on sait, fait souvent la part belle aux truismes. Il eût été étonnant qu'il n'en profitât pas pour servir, enrobées d'élégance comme il lui convient, quelques leçons brutales qui pour être discutables n'en sont pas moins matières à réflexions. Par ailleurs, ces leçons de problématique historique (je laisse de côté les leçons d'un autre ordre que contient l'avant-propos) sont, à ma connaissance, les seules phrases qu'ait prononcées depuis huit ans l'historien qui a choisi d'abandonner son métier en 1961 sans perdre pour autant ni son esprit critique ni son intérêt pour l'histoire. Elles n'en ont que plus de valeur, puisqu'on peut présumer qu'elles forment vraiment l'essentiel du jugement que Frégault porte sur l'histoire qui s'est écrite après lui.

Or l'historiographie depuis 1961, tout le monde conviendra en s'en frottant les mains ou en grinçant des dents, qu'elle a été profondément secouée par l'entrée en scène tonitruante de Fernand Ouellet, porteur d'une conception nouvelle ici, où l'on reconnaît aisément l'influence de Labrousse, de Mandrou, de l'école des *Annales E.S.C.* et d'un courant important de l'historiographie canadienne-anglaise.

Comme d'autres l'avaient fait en France, Ouellet lance l'anathème contre l'histoire politique (pour laquelle on utilise les vocables qu'on veut un peu méprisants d'histoire historisante, d'histoire événementielle, d'histoire dans le temps court). Dès 1963, il déplore qu'elle ait accaparé l'attention de la majorité des historiens au détriment d'une approche quantitative de la conjoncture qui eut pu permettre d'élargir la problématique de l'histoire. Trois ans plus tard, il nous livre son monumental "essai d'histoire quantitative et globale" dont pourtant la "globalité" fait bon marché des aspects politiques mis en évidence par ses devanciers. Pour être juste, disons que dans l'esprit de

Ouellet, ils sont le fruit plus ou moins captivant de la rencontre des structures et de la conjoncture. Par ailleurs, on retrouve dans l'ouvrage la philosophie, la méthodologie et la terminologie braudelienne, éléments qui bouleversent indiscutablement notre historiographie, sans pour autant annuler, sauf pour les badauds que le verbe et la technicité impressionnent, le résultat des recherches et des réflexions antérieures. (Soit dit en passant, il me semble que ni ses détracteurs ni ses panégyristes, y compris le préfacier Mandrou, n'ont jusqu'à maintenant rendu justice à l'œuvre de Ouellet.)

Encore tout récemment, dans un texte qui manque singulièrement de nuances (cf. *La recherche au Canada français*) Ouellet stigmatisait une fois de plus l'histoire "purement politique" de l'École néo-nationaliste de Montréal, où sont indistinctement mêlés les noms de Maurice Séguin, de Michel Brunet et de Guy Frégault.

La retraite de ce dernier coïncide donc parfaitement avec la "révolution" *ouelletiste* qu'a malheureusement dénaturée le fratras apologétique qui l'a accompagnée et dont, plus que Ouellet, sont responsables des flagorneurs ignorants en mal d'étayer une vieille option politique.

Quoi qu'il en soit, Frégault s'est senti ennuyé. Et selon ses habitudes, il réplique d'une façon brève, polie et cinglante. Tentant de définir les études qu'il réunit en volume, il écrit:

Il sera donc question d'histoire politique, économique et sociale. Si j'avais tenu à suivre la mode qui se porte bien, je veux dire celle d'il y a vingt ans, j'aurais limité mes préoccupations à l'histoire économique et sociale: histoire technique, histoire sérieuse, se prêtant bien à l'usage de vocabulaires spécialisés. C'eût été, sans doute, d'une coquetterie aimablement appréciée.

Mais c'eût été une erreur. Puisque l'histoire s'intéresse essentiellement aux collectivités, on voit mal qu'elle puisse, en dehors des purs travaux d'érudition, exclure de son champ la principale force qui articule, anime et oriente la collectivité nationale. Quand Jacques Bainville représentait l'histoire et la politique comme les deux termes d'une même équation, il n'avait que le tort d'être trop systématique.

La fin du second paragraphe dépare un peu le tout. Il se trouverait bien des historiens aujourd'hui pour affirmer que la formule de Bainville a aussi le tort d'être abusive en ce qu'elle donne à la dimension politique (au plan de la courte durée) une prime qu'on ne trouve pas dans la meilleure production historique de l'après-guerre et que d'ailleurs on chercherait en vain dans l'œuvre même de Guy Frégault. S'il fallait résumer l'essen-

tiel de celle-ci, c'est de conjoncture économique et de structures économiques et sociales qu'il faudrait avant tout parler. Non pas que Frégault se soit systématiquement et consciemment livré à la problématique des plans de la durée, ni bien sûr au vocabulaire ésotérique qui accompagne, de nos jours, pareille démarche, mais par-delà les mots et les méthodologies, la quête est la même et les résultats, éminemment valables.

Aussi au Frégault qui entérine un excès bainvillien, je préfère celui qui écrit tout uniment: "Il sera donc question d'histoire politique, économique et sociale." Ces simples mots définissent la vieille problématique des historiens de valeur qui ont quand même existé pendant des siècles avant que la "nouvelle histoire" ne voit le jour. D'ailleurs les grands noms de cette "nouvelle histoire" le reconnaissent volontiers. Ce sont surtout des disciples, fascinés par une mécanique qu'ils ne dominent pas tout à fait, qui s'imaginent souvent redécouvrir l'Amérique.

Cette problématique de l'histoire d'hier tient moins à des normes qu'aux cheminements innombrables dont est susceptible la faculté de pénétration du passé. C'est celle-ci finalement qui fonde à la fois l'originalité et le succès de la méthode d'approche. Et c'est la capacité de cette pénétration qui fait le grand historien. Au point de départ, il est normal qu'il se heurte à la mince couche de l'événementiel, surtout politique, et qu'il s'y intéresse, mais il a tôt fait de pousser plus profondément et de rejoindre les paliers de plus longue durée. Toutefois, il procède au gré et au rythme de sa propre démarche (et de l'état de l'historiographie) et surtout se ménage des retours à la surface en temps utile, ce qui a l'avantage d'éviter les clivages artificiels entre les diverses durées et de mieux saisir l'influence érosive (ou bouleversante parfois) des phénomènes de courte durée sur les ensembles moins éphémères. Avec les mots de tous les jours Frégault écrit: "L'historien qui néglige l'histoire politique, parce qu'on la pratique trop souvent comme dans un vide économique et social, se condamne à ignorer qu'elle pèse elle-même, et d'un poids décisif, sur l'évolution sociale et économique." C'est la réserve la plus grave que l'on peut faire à la problématique structurale (non en soi, car elle ne comporte pas essentiellement pareille lacune) mais telle qu'elle a été mise en œuvre au Canada français depuis une dizaine d'années. (Je me réfère ici, bien entendu, aux travaux valables comme l'œuvre de Ouellet et non à ceux qui sous l'étiquette d'histoire structurale versent dans l'incohérence, l'ineptie et le verbalisme.)

La recherche incessante et difficile qui tend à resouder entre eux les éléments superficiels ou profonds de la Nouvelle-France

du XVIII^e siècle, on en retrouve la préoccupation dans toute l'œuvre de Guy Frégault qui n'a jamais utilisé qu'une problématique à la fois empirique et souple. Même si elle reste décevante dans ses résultats, *La Civilisation de la Nouvelle-France* qui date de 1944 en témoigne déjà. Par ailleurs, plus que le système de concussion et plus que la politique d'intendance d'un "administrateur français" le *Bigot* (1948) révèle des éléments importants de la conjoncture économique de la paix armée et de la guerre dans les dernières décennies du régime français. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le *Grand Marquis* (1952), qui cherche à résoudre le problème de l'identification entre Vaudreuil et les Canadiens, est une ébauche (qui n'a malheureusement pas dépassé ce stade) d'histoire de la mentalité canadienne, sous l'angle de son opposition à la mentalité française, vers le milieu du XVIII^e siècle. Dans la *La guerre de la Conquête* (1955), la description des campagnes militaires s'insère étroitement dans un contexte géographico-économico-social élargi à l'Amérique septentrionale, et que l'auteur essaie de cerner dans les cent premières pages de l'ouvrage.

A partir de 1956, Frégault procéda par des coups de sonde plus rapides, mais plus en profondeur dans le donné brut du Canada du XVIII^e siècle. Il en résulta cette série d'études qu'on vient de réunir en volume. Leur manque d'ampleur par rapport aux œuvres précédentes témoigne, en général, du degré de pénétration dans les couches de la longue durée. C'est ici qu'il faut ranger l'étude socio-économique intitulée "l'Eglise et la société canadienne" dont la signification, on le présume, dépasse de beaucoup les limites de la conquête. "La Compagnie de la Colonie" et "les Finances canadiennes" qui par-delà la politique rejoignent certains aspects durables de la conjoncture économique canadienne; enfin "politique et politiciens" qui, significativement, conclut à la médiocrité des problèmes occupant les administrateurs, ce qui laisse la colonie aux prises avec ses limites congénitales et avec les intérêts immédiats de corpuscules sociaux. L'ensemble est encadré de deux textes de synthèses qui éclairent ces analyses: l'un (inédit) décrivant au point de vue territoire et population la Nouvelle-France au début du XVIII^e siècle, l'autre brochant un tableau rapide de la colonisation pendant la première moitié de ce siècle.

Guy Frégault a abandonné le métier d'historien au moment où, ayant en mains le résultat de recherches provisoires et dans l'esprit les orientations nouvelles que ces résultats pouvaient déterminer, il était le plus qualifié pour éventuellement nous donner du XVIII^e siècle canadien cette image composée, structurée, que notre historiographie requiert depuis si longtemps.

Cette remarque consigne à la fois un fait et un regret, mais elle veut aussi exprimer l'espoir que cesse un jour ce que les historiens canadiens considèrent comme l'exil volontaire et étrange de l'un des plus doués parmi les leurs.

*Département d'Histoire
Université de Montréal*

JEAN BLAIN